



CULTURE

Dernier jeu de dupes pour Fritz Lang

« Le Diabolique Docteur Mabuse », ultime long-métrage du cinéaste, ressort en salle

REPRISE

De retour en Allemagne depuis 1956, Fritz Lang se voit proposer plusieurs projets par le producteur Artur Brauner, dont l'ambition est d'adapter au goût du jour un certain nombre de grands succès du cinéma allemand d'avant-guerre. C'est le cas de ce que l'on a appelé « le diptyque indien » (*Le Tigre du Bengale*, *Le Tombeau hindou*), déjà filmé par Joe May, en 1926, et Richard Eichberg, en 1935, et que tourne l'auteur de *M le Maudit* à son retour. Brauner propose ensuite à Lang de reprendre, en 1960, le personnage du docteur Mabuse, génie du crime, invention de l'écrivain Norbert Jacques, à qui Lang avait déjà donné une vie cinématographique dans *Docteur Mabuse le joueur*, en 1922, et *Le Testament du docteur Mabuse*, en 1933.

Avec *Le Diabolique Docteur Mabuse* (le titre allemand, « Les mille yeux du docteur Mabuse », est bien plus évocateur), Lang retrouve les détails de l'apparente petite forme du feuilleton populaire qui caractérisait certains de ses chefs-d'œuvre muets : une aiguille d'acier qui tue sans laisser de traces, un mégalomane criminel qui veut s'emparer d'une centrale nucléaire pour provoquer une catastrophe, un aveugle extralucide, une séance de spiritisme, des personnages à l'identité douteuse, des déguisements, une poursuite en voiture. Le film situe l'essentiel de son action dans un

sentinel de son action dans un grand hôtel de Berlin, le Louxor, dont on apprend qu'il a été occupé par la Gestapo sous le nazisme. Tout, dans le récit, repose sur le principe d'une mise en scène, d'une série de simulacres destinés à piéger un milliardaire américain (Peter van Eyck), dont la fortune et le pouvoir sont convoités par Mabuse. Se déploient ainsi les chausse-trapes d'un dispositif trompeur au cœur duquel le héros, tel le spectateur, va se laisser piéger.

Dans ses derniers films américains, et surtout dans *La Cin-*

quième Victime (1956), Lang avait médité sur les transformations qu'avaient provoquées les médias et les nouvelles techniques de surveillance de l'après-guerre.

L'hôtel Louxor, dans *Le Diabolique Docteur Mabuse*, est figuré comme une entité monstrueuse et dévorante, où les faits et gestes de chacun sont observés grâce à un réseau de caméras dissimulées. Plus d'échappatoire possible dans un monde transparent et panoptique, en surplomb duquel la figure d'un grand demiurge semble introuvable, ubiquitaire ou absente.

Piège du regard

Qui regarde ? se demande-t-on régulièrement lorsque telle action est montrée sur un écran de télévision, comme observée par une autorité invisible et poreuse. Le voyeurisme dans sa dimension sexuelle est lui-même utilisé par le système (la glace sans tain

grâce à laquelle Travers observe le personnage incarné par Dawn Addams) complexifiant la notion de culpabilité individuelle et plaçant celle-ci au cœur d'un vaste piège du regard. L'apparente ingratitude des décors, la fadeur des protagonistes, la trivialité du monde social dépeint accentuent la dimension abstraite du propos. Une deuxième vision du film démontre combien le génie du cinéaste s'exprime aussi dans la manière dont le montage cache, en lui-même, un narrateur caché.

Le succès du film engendra une série de titres mettant en scène le docteur Mabuse, toujours produits par Brauner et réalisés par Harald Reinl, Hugo Fregonese, Paul May ou Werner Klingler, séries B parfois plaisantes, souvent délirantes, mais bien éloignées de la complexité de ce qui fut le dernier long-métrage de Fritz Lang. ■

JEAN-FRANÇOIS RAUGER

Le Diabolique Docteur Mabuse, film allemand (1 h 39) de Fritz Lang. Avec Gert Fröbe, Dawn Addams, Peter van Eyck...